

C R I S P I N,

R I V A L

DE SON MAITRE.

C O M É D I E.

NOUVELLE ÉDITION.

A L O N D R E S :

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond
Street.

M.DCC.LXXXVI.



A C T E U R S.

Monfieur ORONTE, Bourgeois de Paris.

Madame ORONTE, fa Femme.

ANGELIQUE, leur fille, promife à Damis.

VALERE, Amant d'Angélique.

Monfieur ORGON, Pere de Damis.

LISETTE, Suivante d'Angélique.

CRISPIN, Valet de Valere.

LA BRANCHE, Valet de Damis.

La Scene eft à Paris.

C R I S P I N,

R I V A L

DE SON MAITRE,

SCENE PREMIERE.

VALERE, CRISPIN.

VALERE.

AH, te voilà, bourreau !

CRISPIN.

Parlons sans emportement.

VALERE.

Coquin !

CRISPIN.

Laissons-là, je vous prie, nos qualités. De quoi vous plaignez-vous ?

VALERE.

De quoi je me plains, traître ! tu m'avois demandé congé pour huit jours, & il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Est-ce ainsi qu'un valet doit servir ?

CRISPIN.

Parbleu, Monsieur, je vous fers comme vous me payez. Il me semble que l'un n'a pas plus de sujet de se plaindre que l'autre.

VALERE.

Je voudrois bien savoir d'où tu peux venir?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine avec un Chevalier de mes amis faire une petite expédition.

VALERE.

Quelle expédition?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'est acquis sur les gens de Province par sa maniere de jouer.

VALERE.

Tu viens donc fort à propos; car je n'ai point d'argent, & tu dois être en état de m'en prêter.

CRISPIN.

Non, Monsieur, nous n'avons pas fait une heureuse pêche. Le poisson a vu l'hameçon, il n'a point voulu mordre à l'appas.

VALERE.

Le bon fond de garçon que voilà! Ecoute, Crispin, je veux bien te pardonner le passé: j'ai besoin de ton industrie.

CRISPIN.

Quelle clémence!

VALERE.

Je suis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils? ce gros Marchand à qui vous avez fait un billet de neuf cents francs pour trente pistoles d'étoffes qu'il vous a fourni, auroit-il obtenu sentence contre vous?

RIVAL DE SON MAITRE.

VALERE.

Non.

CRISPIN.

Ah, j'entends. Cette généreuse Marquise qui alla elle-même payer votre tailleur qui vous avoit fait assigner, a découvert que nous agissions de concert avec lui.

VALERE.

Ce n'est point cela, Crispin. Je suis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh, oh ! Et de qui par aventure ?

VALERE.

D'Angélique, fille unique de Monsieur Oronte.

CRISPIN.

Je la connois de vue ; peste la jolie figure ! son pere, si je ne me trompe, est un bourgeois qui demeure en ce logis, & qui est très-riche.

VALERE.

Oui, il a trois grandes maisons dans les plus beaux quartiers de Paris,

CRISPIN.

L'adorable personne qu'Angélique ?

VALERE.

De plus, il passe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connois tout l'excès de votre amour. Mais où en êtes-vous avec la petite fille ? Elle fait vos sentiments.

VALERE.

Depuis huit jours que j'ai un libre accès chez son pere, j'ai si bien fait, qu'elle me voit d'un oeil favorable ; mais Lisette la femme de chambre

m'apprit hier une nouvelle qui me met au désespoir.

CRISPIN.

Eh que vous a-t-elle dit, cette désespérante Lifette?

VALERE.

Que j'ai un rival, que M. Oronte a donné sa parole à un jeune homme de Province qui doit incessamment arriver à Paris pour épouser Angélique.

CRISPIN.

Et qui est ce rival?

VALERE.

C'est ce que je ne fais point encore. On appella Lifette dans le temps qu'elle me disoit cette fâcheuse nouvelle; & je fus obligé de me retirer sans apprendre son nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas sitôt propriétaires des trois belles maisons de M. Oronte.

VALERE.

Va trouver Lifette de ma part, parle lui, après cela nous prendrons nos mesures.

CRISPIN.

Laissez-moi faire.

VALERE.

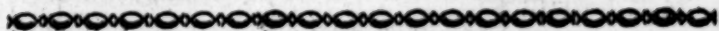
Je vais t'attendre au logis.

SCENE II.

CRISPIN *seul.*

QUE je suis las d'être valet! Ah, Crispin, c'est ta faute, tu as toujours donné dans la bagatelle, tu

devrois présentement briller dans la Finance. Avec l'esprit que j'ai, morbleu, j'aurois déjà fait plus d'une banqueroute.



SCENE III.

CRISPIN, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

N'EST-CE pas-là Crispin ?

CRISPIN.

Est-ce La Branche que je vois ?

LA BRANCHE,

C'est Crispin, c'est lui-même.

CRISPIN.

C'est La Branche, ou je meure ! l'heureuse rencontre ! que je t'embrasse, mon cher. Franchement, ne te voyant plus paroître à Paris, je craignois que quelque arrêt de la Cour ne t'en eût éloigné.

LA BRANCHE.

Ma foi, mon ami, je l'ai échappé belle depuis que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation sur mer ; j'ai pensé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu ! qu'avois-tu donc fait ?

LA BRANCHE.

Une nuit je m'avilai d'arrêter dans une rue détournée un marchand étranger pour lui demander par curiosité des nouvelles de son pays. Comme il n'entendoit pas le françois, il crut que je lui demandois la bourse ; il crie au voleur, le guet vient,

on me prend pour un frippon, on me mene au châtelet, j'y ai demeuré sept semaines.

CRISPIN.

Sept semaines !

LA BRANCHE.

J'y aurois demeuré bien davantage sans la nièce d'une revendeuse à la toilette.

CRISPIN.

Est-il vrai ?

LA BRANCHE.

On étoit furieusement prévenu contre moi, mais cette bonne amie se donna tant de mouvement, qu'elle fit connaître mon innocence.

CRISPIN.

Il est bon d'avoir de puissants amis.

LA BRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois ; tu n'es plus curieux de savoir des nouvelles des pays étrangers.

LA BRANCHE.

Non, ventrebleu, je me suis remis dans le service. Et toi, Crispin, travailles-tu toujours ?

CRISPIN.

Non, je suis comme toi un frippon honoraire. Je suis rentré dans le service aussi ; mais je sers un maître sans bien, ce qui suppose un valet sans gages ; je ne suis pas trop content de ma condition.

LA BRANCHE.

Je le suis assez de la mienne, moi : je me suis retiré à Chartres, j'y sers un jeune homme appelé Damis ; c'est un aimable garçon, il aime le jeu, le vin, les femmes ; c'est un homme universel ;

nous faisons ensemble toutes sortes de débauches ;
cela m'amuse, cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie !

LA BRANCHE.

N'est-il pas vrai ?

CRISPIN.

Affurément. Mais dis-moi, La Branche, qu'es-tu venu faire à Paris ? où vas-tu ?

LA BRANCHE.

Je vais dans cette maison.

CRISPIN.

Chez M. Oronte ?

LA BRANCHE.

Sa fille est promise à Damis.

CRISPIN.

Angélique promise à ton maître ?

LA BRANCHE.

Monsieur Orgon, pere de Damis, étoit à Paris il y a quinze jours, j'y étois avec lui ; nous allâmes voir Monsieur Oronte qui est de ses anciens amis, & ils arrêterent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'est donc une affaire résolue ?

LA BRANCHE.

Oui, le contrat est déjà signé des deux peres & de Madame Oronte ; la dot qui est de vingt mille écus en argent comptant est toute prête, on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISPIN.

Ah, parbleu, cela étant, Valere mon maître n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LA BRANCHE.

Quoi, ton maître ?

CRISPIN.

Il est amoureux de cette même Angélique :
mais puisque Damis...

LA BRANCHE.

Oh, Damis n'épousera point Angélique ; il y a
une petite difficulté.

CRISPIN.

Eh quelle ?

LA BRANCHE.

Pendant que son pere le marioit ici, il s'est ma-
rié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc ?

LA BRANCHE.

Il aimoit une jeune personne avec qui il avoit
fait les choses, de maniere qu'au retour du bon
homme Orgon, il s'est fait en secret une assemblée
de parents. La fille est de condition, Damis a été
obligé de l'épouser.

CRISPIN.

Oh, cela change la these.

LA BRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noces de mon maître
tous faits, j'ai ordre de les emporter à Chartres,
aussi-tôt que j'aurai vu Monsieur & Madame
Oronte, & retiré la parole de M. Orgon.

CRISPIN.

Retirer la parole de M. Orgon !

LA BRANCHE.

C'est ce qui m'amene à Paris ; sans adieu, Cris-
pin, nous nous reverrons.

CRISPIN.

Attends, la Branche, attends, mon enfant, il me
vient une idée, dis-moi un peu, ton maître est-il
connu de M. Oronte ?

RIVAL DE SON MAÎTRE. 11

LA BRANCHE.

Ils ne se font jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu, si tu voulois, il y auroit un beau coup à faire ; mais après ton aventure du Châlet, je crains que tu ne manque de courage.

LA BRANCHE.

Non, non, tu n'as qu'à dire, une tempête effuyée n'empêche point un bon matelot de se remettre en mer. Parle ; de quoi s'agit-il ? est-ce que tu voudrois faire passer ton maître pour Damis, & lui faire épouser ?

CRISPIN.

Mon maître ! si donc, voilà un plaisant gueux pour une fille comme Angélique. Je lui destine un meilleur parti.

LA BRANCHE.

Qui donc ?

CRISPIN.

Moi.

LA BRANCHE.

Malepeste, tu as raison, cela n'est pas mal imaginé au moins.

CRISPIN.

Je suis aussi amoureux d'elle.

LA BRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LA BRANCHE.

C'est bien dit.

CRISPIN.

J'épouserai Angélique.

LA BRANCHE.]

J'y consens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LA BRANCHE.

Fort bien !

CRISPIN.

Et je disparaîtrai avant qu'on en vienne aux éclaircissements.

LA BRANCHE.

Expliquons-nous mieux sur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi ?

LA BRANCHE.

Tu parles de disparaître avec la dot sans faire mention de moi. Il y a quelque chose à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh, nous disparaîtrons ensemble.

LA BRANCHE.

A cette condition-là, je te fers de croupier. Le coup, je l'avoue, est un peu hardi ; mais mon audace se réveille, & je sens que je suis né pour les grandes choses. Où irons-nous cacher la dot ?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque Province éloignée.

LA BRANCHE.

Je crois qu'elle fera mieux hors du Royaume, qu'en dis-tu ?

CRISPIN.

C'est ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractère est M. Oronte.

LA BRANCHE.

C'est un bourgeois fort simple, un petit génie.

CRISPIN.

Et Madame Oronte ?

RIVAL DE SON MAÎTRE. 13

LA BRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à soixante ans, une femme qui s'aime, & qui est d'un esprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour & le contre.

CRISPIN.

Cela suffit, il faut à présent emprunter des habits pour . . .

LA BRANCHE.

Tu peux te servir de ceux de mon maître, oui, justement tu es à-peu-près de sa taille.

CRISPIN.

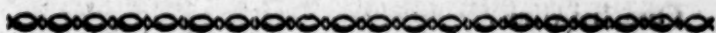
Peste ! il n'est pas mal fait.

LA BRANCHE.

Je vois sortir quelqu'un de chez M. Oronte, allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valere, & que je l'engage par une fausse confiance à ne point venir de quelques jours chez M. Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.



SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

OUI, Lisette, depuis que Valere m'a découvert sa passion, un secret chagrin me dévore, & je sens que si j'épouse Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valere.

ANGELIQUE.

Que je suis malheureuse ! entre dans ma situation, Lisette ! que dois-je faire ? conseille-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conseil pouvez-vous attendre de moi ?

ANGELIQUE.

Celui que t'inspirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux sortes de conseils, l'un d'oublier Valere, & l'autre de vous roidir contre l'autorité paternelle : vous avez trop d'amour pour suivre le premier, j'ai la conscience trop délicate pour vous donner le second ; cela est embarrassant, comme vous voyez.

ANGELIQUE.

Ah ! Lisette, tu me désespères.

LISETTE.

Attendez, il me semble pourtant que l'on peut concilier votre amour & ma conscience ; oui, allons trouver votre mere.

ANGELIQUE.

Que lui dire ?

LISETTE.

Avouons-lui tout : elle aime qu'on la flatte, qu'on la caresse ; flattons-la, caressons-la ; dans le fond, elle a de l'amitié pour vous, & elle obligera peut-être M. Oronte à retirer sa parole.

ANGELIQUE.

Tu as raison, Lisette, mais je crains.

LISETTE.

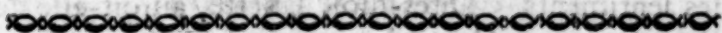
Quoi ?

ANGELIQUE.

Tu connois ma mere, son esprit a si peu de fermeté.

LISETTE.

Il est vrai qu'elle est toujours du sentiment de celui qui lui parle le dernier ; n'importe, ne laissons pas de l'attirer dans notre parti. Mais je la vois, retirez-vous pour un moment, vous reviendrez quand je vous en ferai signe.



SCENE V.

Madame ORONTE, LISETTE.

LISETTE *sans faire semblant de voir Madame Oronte.*

IL faut convenir que Madame Oronte est une des plus aimables femmes de Paris.

Madame ORONTE.

Vous êtes flatteuse, Lisette.

LISETTE.

Ah, Madame, je ne vous voyois pas ! Ces paroles que vous venez d'entendre, sont la suite d'un entretien que je viens d'avoir avec Mademoiselle Angélique au sujet de son mariage. Vous avez, lui disois-je, la plus judicieuse de toutes les meres, la plus raisonnable.

Madame ORONTE.

Effectivement, Lisette, je ne ressemble guere aux autres femmes. C'est toujours la raison qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

Madame ORONTE.

Je n'ai ni entêtement ni caprice.

LISETTE.

Et avec cela vous êtes la meilleure mere du

monde ; je mets en fait que si votre fille avoit de la répugnance à épouser Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-dessus son inclination.

Madame ORONTE.

Moi, la contraindre ! moi, gêner ma fille ! à Dieu ne plaise que je fasse la moindre violence à ses sentiments. Dites-moi, Lisette, auroit-elle de l'averfion pour Damis ?

LISETTE.

Eh mais...

Madame ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puisque vous voulez savoir les choses, Madame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

Madame ORONTE.

Elle a peut-être une passion dans le cœur.

LISETTE.

Oh ! Madame, c'est la règle. Quand une fille a de l'averfion pour un homme qu'on lui destine pour mari, cela suppose toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haïffiez Monsieur Oronte la première fois qu'on vous le proposa, parce que vous aimiez un Officier qui mourut au siège de Candie.

Madame ORONTE.

Il est vrai que si ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurois jamais épousé M. Oronte.

LISETTE.

Hé bien, Madame, Mademoiselle votre fille est dans la même disposition où vous étiez avant le siège de Candie.

RIVAL DE SON MAITRE. 17

Madame ORONTE.

Eh ! qui est donc le Cavalier qui a trouvé le secret de lui plaire ?

LISETTE.

C'est ce jeune Gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

Madame ORONTE.

Qui ? Valere.

LISETTE.

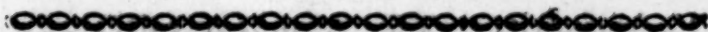
Lui-même.

Madame ORONTE.

A propos vous m'en faites souvenir, il nous regardoit hier Angélique & moi avec des yeux si passionnés ! Etes-vous bien assurée, Lisette, que c'est de ma fille qu'il est amoureux ?

LISETTE *fait signe à Angélique de s'approcher.*

Oui, Madame, il me l'a dit lui-même ; & il m'a chargé de vous prier de sa part de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.



SCENE VI.

Madame ORONTE, ANGELIQUE,
LISETTE.

ANGELIQUE.

PARDONNEZ, Madame, si mes sentimens ne sont pas conformes aux vôtres, mais vous savez...

Madame ORONTE.

Je fais bien qu'une fille ne regle pas toujours les mouvemens de son cœur sur les vues de ses parents ; mais je suis tendre, je suis bonne, j'entre

B

dans vos peines. En un mot, j'agréé la recherche de Valere.

ANGELIQUE.

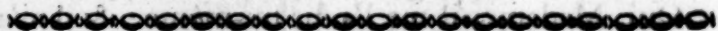
Je ne puis vous exprimer, Madame, tout le regret que j'ai de vos bontés.

LISETTE.

Ce n'est pas assez, Madame ; M. Oronte est un petit opiniâtre : si vous ne soutenez pas avec vigueur...

Madame ORONTE.

Oh, n'ayez point d'inquiétude là-dessus ; je prends Valere sous ma protection, ma fille n'aura point d'autre époux que lui, c'est moi qui vous le dis ; mon mari vient, vous allez voir de quel ton je vais lui parler.



S C E N E VII.

Madame ORONTE, *Monsieur* ORONTE,
ANGELIQUE, LISETTE.

Madame ORONTE.

VOUS venez fort à propos, Monsieur, j'ai à vous dire que je ne suis plus dans le dessein de marier ma fille à Damis.

Monsieur ORONTE.

Ah, ah ! peut-on savoir, Madame, pour-quoi vous avez changé de résolution ?

Madame ORONTE.

C'est qu'il se présente un meilleur parti pour Angélique. Valere la demande ; il n'est pas à la vérité si riche que Damis, mais il est Gentilhomme ; & en faveur de sa noblesse, nous devons lui passer son peu de bien.

L I S E T T E.

Bon.

Monsieur O R O N T É.

J'estime Valere ; & sans faire attention à son peu de bien, je lui donneroïs très-volontiers ma fille, si je le pouvois avec honneur : mais cela ne se peut pas, Madame.

Madame O R O N T E.

D'où vient, Monsieur ?

Monsieur O R O N T É.

D'où vient ? Voulez-vous que nous manquions de parole à M. Orgon notre ancien ami ? Avez-vous quelque sujet de vous plaindre de lui ?

Madame O R O N T E.

Non.

L I S E T T E *bas.*

Courage ! ne mollifiez point.

Monsieur O R O N T É.

Pourquoi donc lui faire un pareil affront ? Songez que le contrat est signé, que tous les préparatifs sont faits, & que nous n'attendons que Damis. La chose n'est elle pas trop avancée pour s'en dédire ?

Madame O R O N T E.

Effectivement, je n'avois pas fait toutes ces réflexions.

L I S E T T E *bas.*

Adieu, la girouette va tourner.

Monsieur O R O N T É.

Vous êtes trop raisonnable, Madame, pour vouloir vous opposer à ce mariage.

Madame O R O N T E.

Oh, je ne m'y oppose pas.

L I S E T T E.

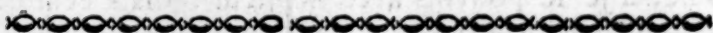
Mort de ma vie ! est-ce-là une femme ? elle ne contredit Jamais.

Madame ORONTE.

Vous le voyez, Lisette, j'ai fait ce que j'ai pu pour Valere.

L I S E T T E.

Oui, vraiment; voilà un amant bien protégé.



S C E N E VIII.

Monfieur ORONTE, *Madame* ORONTE,
ANGELIQUE, LISETTE, LA BRAN-
CHE.

Monfieur ORONTE.

J'Apperçois le valet de Damis.

LA BRANCHE.

Très-humble serviteur à Monfieur & à Madame Oronte; serviteur très-humble à Mademoifelle Angélique; bon jour, Lisette.

Monfieur ORONTE.

Hé bien, La Branche, quelle nouvelle?

LA BRANCHE.

Monfieur Damis votre gendre & mon maître vient d'arriver de Chartres. Il marche fur mes pas. J'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGELIQUE *bas.*

O Ciel!

Monfieur ORONTE.

Je l'attendois avec impatience, mais pourquoi n'est-il pas venu tout droit chez moi? Dans les termes où nous en sommes, doit-il-faire ces façons-là?

LA BRANCHE.

Oh, Monfieur, il fait trop bien vivre pour en

user si familièrement avec vous, c'est le garçon de France qui a les meilleures manières ; quoique je sois son valet, je n'en puis dire que du bien.

Madame ORONTE,

Est-il poli, est-il sage ?

LA BRANCHE.

S'il est sage, Madame ? il a été élevé avec la plus brillante jeunesse de Paris ; tudieu ! c'est une tête bien sensée.

Monsieur ORONTE,

Et M. Orgon n'est-il pas avec lui ?

LA BRANCHE.

Non, Monsieur, de vives atteintes de goutte l'ont empêché de se mettre en chemin.

Monsieur ORONTE,

Le pauvre bon-homme.

LA BRANCHE,

Cela l'a pris subitement la veille de notre départ. Voici une lettre qu'il vous écrit.

Il donne une lettre à Monsieur Oronte.

Monsieur ORONTE lit le dessus.

A Mr. Mr. Craquet, Médecin, dans la rue du Sépulchre.

LA BRANCHE reprenant la lettre,

Ce n'est point cela, Monsieur.

Monsieur ORONTE riant.

Voilà un Médecin qui loge dans le quartier de ses malades.

LA BRANCHE tire plusieurs lettres, & en lit les adresses.

J'ai plusieurs lettres que je me suis chargé de rendre à leurs adresses. Voyons celle-ci . . . il lit . . . à M. Bredouillet, Avocat au Parlement, rue des mauvaises paroles. Ce n'est point encore cela, passons à l'autre . . . il lit . . . à M. Gourman-

din, Chanoine de ... ouais, je ne trouverai point celle que je cherche ... *il lit* ... à Monsieur Oronte. Ah! voici la lettre de Monsieur Orgon ... *il la donne* ... Il l'a écrite d'une main si tremblante, que vous n'en reconnoîtrez pas l'écriture.

Monsieur ORONTE.

En effet, elle n'est pas reconnoissable.

LA BRANCHE.

La goutte est un terrible mal. Le Ciel vous en veuille préserver, aussi-bien que Madame Oronte, Mademoiselle Angélique, Lisette, & toute la compagnie.

Monsieur ORONTE *lit*.

Je me disposois à partir avec Damis ; mais la goutte m'en a empêché. Néanmoins comme ma présence n'est point absolument nécessaire à Paris, je n'ai pas voulu que mon indisposition retardât un mariage qui fait ma plus chère envie, & toute la consolation de ma vieillesse. Je vous envoie mon fils, servez-lui de pere comme à votre fille. Je trouverai bon tout ce que vous ferez.

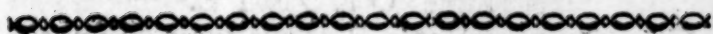
De Chartres,

Votre affectionné Serviteur,
ORGON.

Que je le plains ! ... Mais qui est ce jeune homme qui s'avance ? Ne seroit-ce point Damis ?

LA BRANCHE.

C'est lui-même ; qu'en dites-vous, Madame ? N'a-t-il pas un air qui prévient en sa faveur ?



SCENE IX.

Madame ORONTE, *Monsieur* ORONTE,
ANGELIQUE, LISETTE, LA BRAN-
CHE, CRISPIN.

Madame ORONTE,

IL n'est pas mal fait vraiment.

CRISPIN.

La Branche,

LA BRANCHE.

Monsieur.

CRISPIN.

Est ce-là *Monsieur Oronte*, mon illustre beau-
pere ?

LA BRANCHE.

Oui, vous le voyez en propre original.

Monsieur ORONTE.

Soyez le bien venu, mon gendre, embrassez-
moi.

CRISPIN *embrassant M. Oronte.*

Ma joie est extrême de pouvoir vous témoigner
l'extrême joie que j'ai de vous embrasser. Voilà
sans doute l'aimable enfant qui m'est destinée.

Monsieur ORONTE.

Non, mon gendre, c'est ma femme ; voici ma
fille Angélique.

CRISPIN.

Malepeste, la jolie famille ! Je ferois volontiers
me femme de l'une, & ma maîtresse de l'autre.

Madame ORONTE.

Cela est trop galant. Il paroît avoir de l'esprit.

LISETTE.

Et du goût même.

CRISPIN.

Quel air ! quelle grace ! quelle noble fierté ! ventrebieu, Madame, vous êtes toute adorable ; mon pere me le disoit bien, tu verras Madame Oronte, c'est la beauté la plus piquante.

Madame ORONTE.

Fi donc.

CRISPIN.

La plus désag... je voudrois, dit-il, qu'elle fût veuve, je l'aurois bientôt épousée.

Monsieur ORONTE *riant*.

Je lui suis, parbleu, bien obligé.

Madame ORONTE.

Je l'estime infiniment, Monsieur votre pere ; que je suis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous !

CRISPIN.

Qu'il est mortifié de ne pouvoir être de la noce ! Il se promettoit bien de danser la bourée avec Madame Oronte.

LA BRANCHE.

Il vous prie d'achever promptement ce mariage : car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui.

Monsieur ORONTE.

Hé, mais toutes les conditions sont arrêtées entre nous, & signées ; il ne reste plus qu'à terminer la chose, & compter la dot.

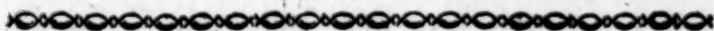
CRISPIN.

Compter la dot. Oui, c'est fort bien dit. La Branche. Permettez que je donne une commission à mon valet. Va chez le Marquis.... *bas*....

Va-t-en arrêter des chevaux pour cette nuit, tu m'entends... *baut* ... & tu lui diras que je lui baise les mains.

LA BRANCHE *sortant*.

I'y vole.



S C E N E X.

Monfieur ORONTE, Madame ORONTE,
ANGELIQUE, LISETTE, CRISPIN.

Monfieur ORONTE.

REVENONS à votre pere, je fuis très-affligé de fon indisposition ; mais fatisfaites, je vous prie, ma curiosité. Dites-moi un peu des nouvelles de fon procès.

CRISPIN *d'un air inquiet*.

La Branche.

Monfieur ORONTE.

Vous êtes bien ému, qu'avez-vous ?

CRISPIN.

Bas. Maugrebleu de la question *baut* ... j'ai oublié de charger La Branche ... *bas*, il devoit bien me parler de ce procès-là.

Monfieur ORONTE.

Il reviendra. Hé bien, ce procès a-t-il enfin été jugé ?

CRISPIN.

Oui, Dieu merci, l'affaire en eft faite.

Monfieur ORONTE.

Et vous l'avez gagné ?

CRISPIN,

Avec dépens,

Monsieur ORONTE.

J'en suis ravi, je vous assure.

Madame ORONTE.

Le Ciel en soit loué.

CRISPIN.

Mon pere avoit cette affaire à cœur ; il auroit donné tout son bien aux Juges plutôt que d'en avoir le démenti.

Monsieur ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent, n'est-ce pas ?

CRISPIN.

Je vous en réponds ; mais la justice est une si belle chose, qu'on ne sauroit trop l'acheter.

Monsieur ORONTE.

J'en conviens ; mais outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN.

Ah ! cela n'est pas concevable ! il avoit affaire au plus grand chicaneur, au moins raisonnable de tous les hommes.

Monsieur ORONTE,

Qu'appellez-vous de tous les hommes ? Il m'a dit que sa partie étoit une femme.

CRISPIN.

Oui, sa partie étoit une femme, d'accord, mais cette femme avoit dans ses intérêts un certain vieux Normand qui lui donnoit des conseils ; c'est cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon pere ... Mais changeons de discours ; laissons-là les procès, je ne veux m'occuper que de mon mariage, & que du plaisir de voir Madame Oronte.

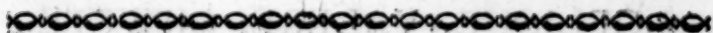
Monsieur ORONTE.

Hé bien, allons mon gendre, entrons, je vais ordonner les apprêts de vos nocës,

CRISPIN *donnant la main à Madame Oronte.*
Madame?

Madame ORONTE,

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille, Damis a
du mérite.



S C E N E XI.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

HELAS! que vais-je devenir?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de Monsieur Damis,
cela n'est pas difficile à deviner.

ANGELIQUE.

Ah! Lisette, tu fais mes sentiments, montre-
toi sensible à mes peines.

LISETTE *pleurant.*

La pauvre enfant!

ANGELIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon
fort?

LISETTE.

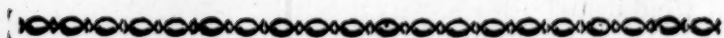
Vous me fendez le cœur.

ANGELIQUE.

Lisette, ma chère Lisette!

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je suis si tou-
chée, que je pourrois bien vous donner quelque
mauvais conseil, & je vous vois si affligée, que
vous ne manqueriez pas de le suivre.



S C E N E XII.

ANGELIQUE, VALERE, LISETTE.

VALERE *à part.*

CRISPIN m'a dit de ne point patroître ici de quelques jours, qu'il méditoit un stratagème; mais il ne m'a point expliqué ce que c'est. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE.

Valere vient.

VALERE.

Je ne me trompe point; c'est elle-meme. Belle Angélique, de grace, apprenez-moi vous-même ma destinée? Quel sera le fruit... Mais quoi! vous pleurez l'une & l'autre!

LISETTE.

Hé, oui, Monsieur, nous pleurons, nous nous désespérons. Votre rival est arrivé.

VALERE.

Qu'est-ce que j'entends!

LISETTE.

Et dès ce soir, il épousera ma maîtresse.

VALERE.

Juste Ciel!

LISETTE.

Si du moins après son mariage, elle demeueroit à Paris, passe encore; vous pourriez quelquefois tous deux pleurer ensemble vos déplaisirs; mais pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez séparément.

VALERE.

J'en mourrai : mais, Lisette, qui est donc cet heureux rival qui m'enleve ce que j'ai de plus cher au monde ?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALERE.

Damis !

LISETTE.

C'est un homme de Chartres.

VALERE.

Je connois tout ce pays-là, & je ne sache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de M. Orgon.

LISETTE.

Justement, c'est le fils de M. Orgon qui est votre rival.

VALERE.

Ah, si nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous rassurer.

ANGELIQUE.

Que dites-vous, Valere ?

VALERE.

Cessons de nous affliger, charmante Angélique. Damis depuis huit jours s'est marié à Chartres.

LISETTE.

Bon !

ANGELIQUE.

Vous vous moquez, Valere. Damis est ici qui s'appête à recevoir ma main.

LISETTE.

Il est en ce moment au logis avec Monsieur & Madame Oronte.

VALERE.

Damis est de mes amis, & il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit, j'ai sa lettre chez moi.

ANGELIQUE.

Que vous mande-t-il ?

VALERE.

Qu'il s'est marié secretement à Chartres avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié secretement ! oh, oh, approfondissons un peu cette affaire, il me paroît qu'elle en vaut bien la peine. Allez, Monsieur, allez querir cette lettre, & ne perdez point de temps.

VALERE.

Dans un moment je suis de retour.

LISETTE.

Et nous, ne négligeons point cette nouvelle ; je suis fort trompée si nous n'en tirons pas quelque avantage. Elle nous servira du moins à faire suspendre pour quelque tems votre mariage. Je vois venir M. Oronte ; pendant que je lui apprendrai, courez en faire part à Madame votre mere.



SCENE XIII.

Monsieur ORONTE, LISETTE.

Monsieur ORONTE.

VALERE vient de vous quitter, Lisette.

LISETTE.

Oui, Monsieur ; il vient de nous dire une chose qui vous surprendra sur ma parole.

Monsieur ORONTE.

Hé quoi ?

L I S E T T E.

Par ma foi, Damis est un plaisant homme, de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens sont si fâchés d'en avoir une !

Monfieur O R O N T E.

Explique-toi, Lifette.

L I S E T T E.

Damis est marié ; il a épousé secrètement une fille de Chartres, une fille de qualité.

Monfieur O R O N T E.

Bon, cela ce peut-il, Lifette !

L I S E T T E.

Il n'y a rien de plus véritable, Monfieur ; Damis l'a mandé lui-même à Valere, qui est son ami.

Monfieur O R O N T E.

Tu me contes une fable, te dis-je.

L I S E T T E.

Non, Monfieur, je vous assure. Valere est allé querir la lettre, il ne tiendra qu'à vous de la voir.

Monfieur O R O N T E.

Encore un coup, je ne puis puis croire ce que tu me dis.

L I S E T T E.

Hé, Monfieur, pourquoi ne le croirez-vous pas ? Les jeunes gens ne font-ils pas aujourd'hui capables de tout ?

Monfieur O R O N T E.

Il est vrai qu'ils font plus corrompus qu'ils ne l'étoient de mon temps.

L I S E T T E.

Que favons-nous si Damis n'est point un de ces petits scélérats, qui ne se font point un scrupule de la pluralité des dots ? Cependant la personne qu'il a épousée étant de condition, ce mariage clandestin aura des suites qui ne feront pas fort agréables pour vous.

Monfieur ORONTE.

Ce que tu dis ne laiffe pas de mériter qu'on y faffe quelque attention...

L I S E T T E.

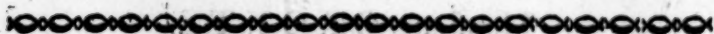
Comment quelque attention? Si j'étois à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrois du moins être éclairci de la chofe.

Monfieur ORONTE.

Tu as raifon, je vois paroître le valet de Damis, il faut que je le fonde finement. Retire-toi, Liſette, & me laiffe avec lui.

L I S E T T E *en s'en allant.*

Si cette nouvelle pouvoit ſe confirmer!



S C E N E XIV.

Monfieur OROTNE, LA BRANCHE.

Monfieur ORONTE.

APPROCHE, La Branche, viens-cà, je te trouve une phyfionomie d'honnête homme.

LA BRANCHE.

Oh, Monfieur, fans vanité, je ſuis encore plus honnête homme que ma phyfionomie.

Monfieur ORONTE.

J'en ſuis bien-aîſe. Ecoute, ton maître a la mine d'un verd galant.

LA BRANCHE.

Tudieu, c'eſt un joli homme. Les femmes en font folles. Il a un certain air libre qui les charme. Monfieur Orgon, en le mariant, aſſure le repos de trente familles pour le moins.

Monfieur ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait pouffé à bout une fille de qualité.

LA BRANCHE.

Que dites-vous ?

Monfieur ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confeffes la vérité : je fais tout ; je fais que Damis eft marié ; qu'il a époufé une fille de Chartres.

LA BRANCHE.

Ouf !

Monfieur ORONTE.

Tu te troubles, je vois qu'on m'a dit vrai, tu es un frippon.

LA BRANCHE.

Moi, Monfieur ?

Monfieur ORONTE.

Oui, toi, pendard, je fuis instruit de votre defsein, & je prétends te faire punir comme complice d'un projet fi criminel.

LA BRANCHE.

Quel projet, Monfieur ! Que je meure fi je comprends

Monfieur ORONTE.

Tu feins d'ignorer ce que je veux dire, traître ; mais fi tu ne me fais tout-a-l'heure un aveu fincere de toutes chofes, je vais te mettre entre les mains de la Juftice.

LA BRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, Monfieur je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon efprit, je ne devine point le fujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

Monfieur ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler. Holà quelqu'un, qu'on me faffe venir un Commiffaire.

LA BRANCHE.

Attendez, Monfieur, point de bruit. Tout innocent que je fuis, vous le prenez fur un ton qui ne laiffe pas d'embarrasser mon innocence. Al-lons, éclaircifions-nous tous deux de fang froid ; ça, qui vous a dit que mon maître étoit marié ?

Monfieur ORONTE.

Qui ? il l'a mandé lui-même à un de fes amis, à Valere.

LA BRANCHE.

A Valere, dites-vous ?

Monfieur ORONTE.

A Valere, oui ! Que répondras-tu à cela ?

LA BRANCHE *riant*.

Rien, parbleu, le trait eft excellent ! ah, ah, Monfieur Valere, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi !

Monfieur ORONTE.

Comment, qu'est-ce que cela fignifie ?

LA BRANCHE *riant*.

On nous l'avoit bien dit, qu'il nous régalerait tôt ou tard d'un plat de fa façon. Il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

Monfieur ORONTE.

Je ne vois point cela.

LA BRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premièrement ce Valere aime Mademoiselle votre fille, je vous en avertis.

Monfieur ORONTE.

Je le fais bien.

LA BRANCHE.

Lisette est dans ses intérêts. Elle entre dans routes les mesures qu'il prend, pour faire réussir sa recherche. Je vais parier que c'est elle qui vous aura débité ce mensonge-là.

Monfieur ORONTE.

Il est vrai.

LA BRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jettés tous deux, qu'ont-ils fait ? ils ont fait courir le bruit que Damis étoit marié. Valere même montre une lettre supposée qu'il dit avoir reçue de mon maître, & tout cela, vous m'entendez bien, pour suspendre le mariage d'Angélique,

Monfieur ORONTE *bas*.

Ce qu'il dit est assez vraisemblable.

LA BRANCHE.

Et pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Lisette gagnera l'esprit de sa maîtresse, & lui fera faire quelque mauvais pas, après quoi vous ne pourrez plus la refuser à Valere.

Monfieur ORONTE.

Hon hon, ce raisonnement est assez raisonnable.

LA BRANCHE.

Mais ma foi, les trompeurs seront trompés. M. Oronte est homme d'esprit, homme de tête, ce n'est point à lui qu'il faut se jouer.

Monfieur ORONTE.

Non, parbleu.

LA BRANCHE.

Vous savez toutes les rubriques du monde, toutes les ruses qu'un amant met en usage pour supplanter son rival.

Monfieur ORONTE.

Je t'en réponds. Je vois bien que ton maître

n'est point marié. Admirez un peu la fourberie de Valere ; il assure qu'il est intime ami de Damis, & je vais parier qu'ils ne se connoissent seulement pas.

LA BRANCHE.

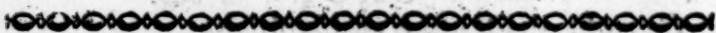
Sans doute. Malepeste, Monsieur, que vous êtes pénétrant ! comment, rien ne vous échappe.

Monsieur ORONTE.

Je ne me trompe guere dans mes conjectures. J'apperçois ton maître, je veux rire avec lui de son prétendu mariage, ah, ah, ah, ah.

LA BRANCHE.

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.



SCENE XV.

Monsieur ORONTE, LA BRANCHE,
CRISPIN.

Monsieur ORONTE *riant*.

VOUS ne savez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous ? que cela est plaisant ! On m'est venu donner avis, (mais avis comme d'une chose assurée) que vous étiez marié ? Vous avez, dit-on, épousé secrètement une fille de Chartres. Ah, ah, ah, ah, est-ce que vous ne trouvez pas cela plaisant ?

LA BRANCHE *riant, & faisant des signes à Crispin*.

Hé, hé, hé, hé, il n'y a rien de si plaisant.

CRISPIN.

Ho o, ho, ho, cela est tout-à-fait plaisant.

Monfieur ORONTE.

Un autre, j'en fuis sûr, feroit affez sot pour donner là-dedans ; mai moi, ferviteur.

LA BRANCHE.

Oh, diable, Monfieur Oronte eft un des plus gros génies !

CRISPIN.

Je voudrois favoir qui peut être l'auteur d'un bruit fi ridicule.

LA BRANCHE.

Monfieur dit que c'eft un Gentilhomme appellé Valere.

CRISPIN *faisant l'étonné.*

Valere ! Qui eft cet homme-là ?

LA BRANCHE.

A Monfieur Oronte. Vous voyez bien, Monfieur, qu'il ne le connoît pas à *Crispin* . . . Hé là, c'eft ce jeune homme que tu fais que vous favez, dis-je qui eft votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Ah, oui, oui, je m'en fouviens ; à telles enfeignes qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, & qu'il doit beaucoup ; mais qu'il couche en joue la fille de Monfieur Oronte, & que fes créanciers font des vœux très-ardents pour la prospérité de ce mariage.

Monfieur ORONTE.

Ils n'ont qu'a s'y attendre, vraiment, ils n'ont qu'à s'y attendre.

LA BRANCHE.

Il n'eft pas sot, ce Valere, il n'eft parbleu pas sot.

Monfieur ORONTE.

Je ne fuis pas bête non plus, je ne fuis pas fembleu pas bête ; & pour le lui faire voir, je vais de

ce pas chez mon Notaire ; ou plutôt, Damis, j'ai une proposition à vous faire. Je suis convenu, je l'avoue, avec Monsieur Orgon, de vous donner vingt mille écus en argent comptant ; mais voulez-vous prendre pour cette somme ma maison du fauxbourg Saint-Germain ? elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN.

Je suis homme à tout prendre ; mais entre nous, j'aimerois mieux de l'argent comptant.

LA BRANCHE.

L'argent, comme vous savez, est plus portatif,

Monsieur ORONTE.

Affurément.

CRISPIN.

Oui, cela se met mieux dans une valise. C'est qu'il se vend une terre auprès de Chartres, je voudrois bien l'acheter.

LA BRANCHE.

Ah, Monsieur, la belle acquisition ! si vous aviez vu cette terre-là, vous en seriez charmé.

CRISPIN.

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, & je suis assuré qu'elle en vaut bien soixante mille.

LA BRANCHE.

Du moins, Monsieur, du moins. Comment ! sans parler du reste, il y a deux étangs où l'on pêche chaque année pour deux mille francs de goujon.

Monsieur ORONTE.

Il ne faut pas laisser échapper une si belle occasion. Ecoutez, j'ai chez mon Notaire cinquante mille écus que je réservoie pour acheter le château d'un certain Financier qui va bientôt disparaître ; je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN, *embrassant Monsieur Oronte.*

Ah, quelle bonté, Monsieur Oronte ! Je n'en perdrai jamais la mémoire ; une éternelle reconnaissance mon cœur enfin, j'en suis tout pénétré.

LA BRANCHE.

Monsieur Oronte est le phénix des beaux-pères.

Monsieur ORONTE.

Je vais vous querir cet argent ; mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme.

CRISPIN.

Les créanciers de Valere vont se pendre.

Monsieur ORONTE.

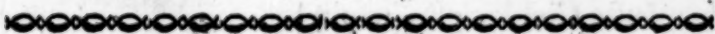
Qu'ils se pendent ! Je veux que dans une heure vous épousiez ma fille.

CRISPIN.

Ah, ah, ah, que cela fera plaisant !

LA BRANCHE.

Oui oui, c'est cela qui fera tout-à-fait drôle.



SCENE XVI.

CRISPIN, LA BRANCHE.

CRISPIN.

IL faut que mon maître ait eu un éclaircissement avec Angélique, & qu'il connoisse Damis.

LA BRANCHE.

Ils se connoissent si bien, qu'ils s'écrivent, comme tu vois ; mais, graces à mes soins, Monsieur Oronte est prévenu contre Valere, & j'espère que

nous aurons la dot en croupe, avant qu'il soit défabusé.

CRISPIN.

O Ciel !

LA BRANCHE.

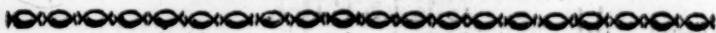
Qu'as-tu, Crispin ?

CRISPIN.

Mon maître vient ici.

LA BRANCHE.

Le fâcheux contre-temps !



S C E N E XVII.

VALERE, CRISPIN, LA BRANCHE.

VALERE.

JE puis avec cette lettre entrer chez Monsieur Oronte ; mais je vois un jeune homme, seroit-ce Damis ? Abordons-le ; il faut que je m'éclaircisse... Juste Ciel ! c'est Crispin !

CRISPIN.

C'est moi-même. Que diable venez-vous faire ici ? Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maison de Monsieur Oronte ? Vous allez détruire tout ce que mon industrie a fait pour vous.

VALERE.

Il n'est pas nécessaire d'employer aucun stratagème pour moi, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Pourquoy ?

VALERE.

Je fais le nom de mon rival, il s'appelle Damis ; e n'ai rien à craindre, il est marié.

CRISPIN.

Damis marié ! tenez, Monsieur, voilà son valet que j'ai mis dans vos intérêts. Il va vous dire de ses nouvelles.

VALERE.

Seroit-il possible que Damis ne m'eût pas mandé une chose véritable ? à quel propos m'avoir écrit dans ces termes...

Il lit la lettre de Damis.

De Chartres,

Vous saurez, cher ami, que je me suis marié en cette ville ces jours passés. J'ai épousé secrètement une fille de condition. J'irai bientôt à Paris, où je prétends vous faire de vive voix tout le détail de ce mariage.

DAMIS.

LA BRANCHE.

Ah, Monsieur, je suis au fait. Dans le temps que mon maître vous a écrit cette lettre, il avoit effectivement ébauché un mariage ; mais Monsieur Orgon, au-lieu d'approuver l'ébauche, a donné une grosse somme au pere de la fille, & a par ce moyen assoupi la chose.

VALERE.

Damis n'est donc point marié ?

LA BRANCHE.

Bon.

CRISPIN.

Eh non !

VALERE.

Ah ! mes enfants, j'implore votre secours. Quelle entreprise as-tu formée, Crispin ? Tu n'as pas voulu tantôt m'en instruire. Ne me laisse pas plus long-temps dans l'incertitude. Pourquoi ce déguisement ? Que prétends-tu faire en ma faveur ?

CRISPIN.

Votre rival n'est point encore à Paris. Il n'y sera que dans deux jours. Je veux avant ce temps-là dégouter Monsieur & Madame Oronte de son alliance.

VALERE.

De quelle manière ?

CRISPIN.

En passant pour Damis. J'ai déjà fait beaucoup d'extravagances, je tiens des discours insensés, je fais des actions ridicules qui révoltent à tout moment contre moi le pere & la mere d'Angélique. Vous connoissez le caractère de Madame Oronte, elle aime les louanges ; je lui dis des duretés qu'un petit-maître n'oseroit dire à une femme de robe.

VALERE.

Hé bien ?

CRISPIN.

Hé bien ? je ferai & dirai tant de sottises, qu'avant la fin du jour, je prétends qu'ils me chassent, & qu'ils prennent la résolution de vous donner Angélique.

VALERE.

Et Lifette entre-t-elle dans ce stratagème ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, elle agit de concert avec nous.

VALERE.

Ah ! Crispin, que ne te dois-je pat ?

CRISPIN.

Demandez par plaisir à ce garçon-là si je joue bien mon rôle.

LA BRANCHE.

Ah, Monsieur, que vous avez-là un domestique adroit ! C'est le plus grand fourbe de Paris, il

m'arrache cet éloge. Je ne le seconde pas mal, à la vérité : & si notre entreprise réussit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALERE.

Vous pouvez tous deux compter sur ma reconnaissance ; je vous promets...

CRISPIN.

Eh, Monsieur, laissez-là les promesses ; songez que si l'on vous voyoit avec nous, tout seroit perdu. Retirez-vous, & ne paroissez point ici d'aujourd'hui.

VALERE.

Je me retire donc. Adieu, mes amis ; je me repose sur vos soins.

LA BRANCHE.

Ayez l'esprit tranquille, Monsieur, éloignez-vous vite, abandonnez-nous votre fortune.

VALERE.

Souvenez-vous que mon fort....

CRISPIN.

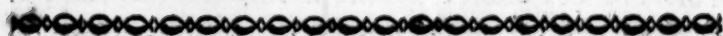
Que de discours !

VALERE.

Dépend de vous.

CRISPIN *le repoussant.*

Allez-vous-en, vous dis-je.



SCENE XVIII.

CRISPIN, LA BRANCHE,

LA BRANCHE,

ENFIN il est parti.

CRISPIN.

Je respire.

LA BRANCHE.

Nous avons eu une allarme aussi chaude ! Je mourois de peur que Monsieur Oronte ne nous suprît avec ton maître.

CRISPIN.

C'est ce que je craignois aussi ; mais comme nous n'avions que cela à craindre, nous sommes assurés du succès de notre projet. Nous pouvons à présent choisir la route que nous avons à prendre. As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit ?

LA BRANCHE, *regardant de loin.*

Oui.

CRISPIN.

Bon. Je suis d'avis que nous prenions le chemin de Flandres.

LA BRANCHE, *regardant toujours.*

Le chemin de Flandres ; oui, c'est fort bien raisonné. J'opine aussi pour le chemin de Flandres.

CRISPIN.

Que regardes tu donc avec tant d'attention ?

RIVAL DE SON MAÎTRE.

LA BRANCHE.

Je regarde oui non ventrebleu, feroit-ce lui ?

CRISPIN.

Qui, lui ?

LA BRANCHE.

Hélas, voilà toute sa figure !

CRISPIN.

La figure de qui ?

LA BRANCHE.

Crispin, mon pauvre Crispin, c'est Monsieur Orgon.

CRISPIN.

Le pere de Damis ?

LA BRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard !

LA BRANCHE.

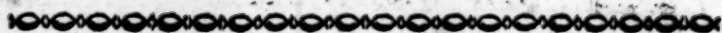
Je crois que tous les diables sont déchaînés contre la dot.

CRISPIN.

Il vient ici, il va entrer chez Monsieur Oronte, & tout va se découvrir.

LA BRANCHE.

C'est ce qu'il faut empêcher, s'il est possible. Va m'attendre à l'auberge ; ce que je crains le plus, c'est que Monsieur Oronte ne sorte pendant que je lui parlerai.



SCENE XIX.

Monsieur ORGON, LA BRANCHE.

Monsieur ORGON *à part.*

JE ne fais quel accueil je vais recevoir de Monsieur & de Madame Oronte.

LA BRANCHE.

Bas. Vous n'êtes pas encore chez eux.... *haut*
..... Serviteur à Monsieur Orgon.

Monsieur ORGON.

Ah, je ne te voyois pas, La Branche !

LA BRANCHE.

Comment, Monsieur, c'est donc ainsi que vous surprenez les gens. Qui vous croyoit à Paris ?

Monsieur ORGON.

Je suis parti de Chartres peu de temps après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valoit mieux que je parlasse moi-même à Monsieur Oronte, & qu'il n'étoit pas honnête de retirer ma parole par le ministère d'un valet.

LA BRANCHE.

Vous êtes délicat sur les bienséances, à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver Monsieur & Madame Oronte ?

Monsieur ORGON.

C'est mon dessein.

LA BRANCHE.

Rendez grâces au Ciel de me rencontrer ici à propos pour vous en empêcher.

Monsieur ORGON.

Comment ? les as-tu déjà vus toi, La Branche ?

LA BRANCHE.

Hé oui, morbleu, je les ai vus, je fors de chez eux. Madame Oronte est dans une colere horrible contre vous.

Monsieur ORGON.

Contre moi ?

LA BRANCHE.

Contre vous. Hé quoi, a-t-elle dit, Monsieur Orgon nous manque de parole ; qui l'auroit cru ? Ma fille désormais ne doit plus espérer d'établissement.

Monsieur ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à sa fille ?

LA BRANCHE.

C'est ce que je lui ai répondu. Mais comment voulez-vous qu'une femme en colere entende raison ? c'est toute ce qu'elle peut faire de sens froid. Elle a fait là dessus des raisonnements bourgeois. On ne croira point dans le monde, a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouser une fille de Chartres ; on dira plutôt que Monsieur Orgon a approfondi nos biens, & que ne les ayant pas trouvés solides, il a retiré sa parole.

Monsieur ORGON.

Fi donc, peut-elle s'imaginer qu'on dira cela ?

LA BRANCHE.

Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point la fureur s'est emparée de ses sens. Elle a les yeux dans la tête ; elle ne connoît personne ; elle m'a pris à la gorge, & j'ai eu toutes le peines du monde à me tirer de ses griffes.

Monsieur ORGON.

Et Monsieur Oronte ?

LA BRANCHE.

Oh, pour Monsieur Oronte, je l'ai trouvé plus

modéré, lui, il m'a seulement donné deux soufflets.

Monfieur ORGON.

Tu m'étonnes, La Branche; peuvent-ils être capables d'un pareil emportement? Et doivent-ils trouver mauvais que j'aye consenti au mariage de mon fils? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonstances?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi, je leur ai dit que Monfieur votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru se préparoit à vous faire un procès que vous avez fagement prévenu en unissant les parties.

Monfieur ORGON.

Ils ne se font pas rendus à cette raison?

LA BRANCHE.

Bon, rendus! Ils font bien en état de se rendre. Si vous m'en croyez, Monfieur, vous retournerez à Chartres tout à-l'heure.

Monfieur ORGON *veut entrer chez Monfieur Oronte.*

Non, La Branche, je veux les voir, & leur représenter si bien les choses, que

LA BRANCHE *le retenant.*

Vous n'entrerez pas, Monfieur, je vous assure, je ne souffrirai point que vous alliez vous faire dévifager. Si vous leur voulez parler absolument, laissez passer leurs premiers transports.

Monfieur ORGON.

Cela est de bon sens.

LA BRANCHE.

Remettez votre visite à demain. Ils seront plus disposés à vous recevoir.

Monfieur ORGON.

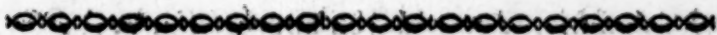
Tu as raifon ; ils feront dans une fituation moins violente. Allons, je veux fuivre ton confeil.

LA BRANCHE.

Cependant, Monfieur, vous ferez ce qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

Monfieur ORGON.

Non, non, viens, La Branche, je les verrai demain.

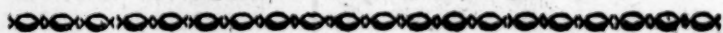


SCENE XX.

LA BRANCHE *feul.*

JE marche fur vos pas, ou plutôt je vais trouver Crispin. Nous voilà pour le coup au-deffus de toutes les difficultés. Il ne me refte plus qu'un petit fcrupule au fujet de la dot. Il me fâche de la partager avec un affocié ; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me femble que la dot m'appartient de droit toute entiere. Comment tromperai-je Crispin ? Il faut que je lui confeille de paffer la nuit avec Angélique. Ce fera fa femme une fois. Il l'aime, & il eft homme à fuivre ce confeil. Pendant qu'il s'amufera à la bagatelle, je déménagerai avec le folide. Mais, non. Rejettons cette penfée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en fait auffi long que moi. Il pourroit bien quelque jour avoir fa revanche. D'ailleurs, ce feroit aller contre nos loix. Nous autres gens d'intrigue, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes gens. Voici Monfieur Oronte qui fort de chez lui pour aller chez fon No-

taire; quel bonheur d'avoir éloigné d'ici Monsieur Orgon!



S C E N E XXI.

Monsieur ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

JE vous le dis encore, Monsieur, Valere est honnête homme, & vous devez approfondir

Monsieur ORONTE.

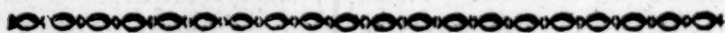
Tout n'est que trop approfondi, Lisette; je fais que vous êtes dans les intérêts de Valere; & je suis fâché que vous n'ayiez pas inventé ensemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi, Monsieur, vous vous imaginez

Monsieur ORONTE.

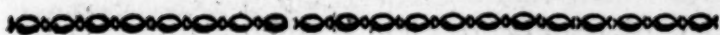
Non, Lisette, je ne m'imagine rien. Je suis facile à tromper. Moi! Je suis le plus pauvre génie du monde. Allez, Lisette, dites à Valere qu'il ne fera jamais mon gendre. C'est de quoi il peut assurer Messieurs ses créanciers.



S C E N E XXII.

LISETTE *seule.*

OUAIS, que signifie toute ceci? il y a quelque chose là-dedans qui passe ma pénétration.



S C E N E XXIII.

VALERE, LISETTE.

VALERE *à part.*

QUOI que m'ait dit Crispin, je ne puis attendre tranquillement le succès de son artifice. Après tout, je ne fais pourquoi il m'a recommandé avec tant de soin de ne point paroître ici ; car enfin, au-lieu de détruire son stratagème, je pourrois l'appuyer.

LISETTE.

Ah, Monsieur !

VALERE.

Hé bien, Lisette ?

LISETTE,

Vous avez tardé bien longtemps, où est la lettre de Damis ?

VALERE.

La voici, mais elle nous fera inutile. Dis-moi, plutôt, Lisette, comment va le stratagème ?

LISETTE.

Quel stratagème ?

VALERE.

Celui que Crispin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Crispin, qu'est-ce que c'est que ce Crispin ?

VALERE.

Hé parbleu, c'est mon valet !

LISETTE.

J ne le connois pas.

VALERE.

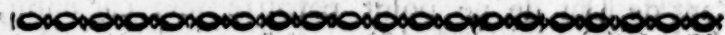
C'est pousser trop loin la dissimulation, Lisette ; Crispin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne fais ce que vous voulez dire, Monsieur.

VALERE.

Ah, c'en est trop ; je perds patience, je suis au désespoir.



S C E N E XXIV.

Madame ORONTE, ANGELIQUE,
VALERE, LISETTE.

Madame ORONTE.

JE suis bien-aïse de vous trouver, Valere, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il supposer des lettres ?

VALERE.

Supposer, moi, Madame ! Qui peut m'avoir rendu un si mauvais office auprès de vous ?

LISETTE.

Hé, Madame, Monsieur Valere n'a rien supposé, il y a de la manigance dans cette affaire . . . mais voici Monsieur Oronte qui revient ; Monsieur Orgon est avec lui. Nous allons tout découvrir.

SCENE XXV.

Monfieur ORONTE, *Monfieur* ORGON,
VALERE, *Madame* ORONTE, ANGE-
LIQUE, LISETTE.

Monfieur ORGON.

IL y a de la fripponnerie là-dedans, *Monfieur* Oronte.

Monfieur ORONTE.

C'est ce qu'il faut éclaircir, *Monfieur* Orgon.—
Madame, je viens de rencontrer *Monfieur* Or-
gon en allant chez mon Notaire ; il vient, dit-il, à
Paris, pour retirer fa parole ; *Damis* est effective-
ment marié.

Monfieur ORGON.

Il est vrai, *Madame* ; & quand vous faurez
toutes les circonftances de ce mariage, vous excu-
ferez . . .

Monfieur ORONTE.

Monfieur Orgon n'a pu fe difpenfer d'y confen-
tir ; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il
affure que fon fils eft actuellement à Chartres.

Monfieur ORGON.

Sans doute.

Madame ORONTE.

Cependant il y a ici un jeune homme qui fe dit
votre fils.

Monfieur ORGON.

C'est un impofteur,

Monfieur ORONTE.

Et La Branche, ce même Valet qui étoit ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle son maître.

Monfieur ORGON.

La Branche, dite-vous ? Ah le pendard ! Je ne m'étonne plus s'il m'a tout à l'heure empêché d'entrer chez vous, Il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colere épouvantable contre moi, & que vous l'aviez maltraité, lui.

Madame ORONTE.

Le menteur !

LISETTE *bas.*

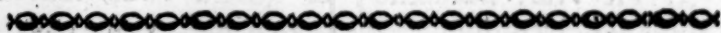
Je vois l'encloueure, ou peu s'en faut.

VALERE *bas.*

Mon taître se seroit-il joué de moi ?

Monfieur ORONTE,

Nous allons approfondir cela ; car les voici tous deux.



SCENE XXVI.

*Monfieur ORONTE, Madame ORONTE,
Monfieur ORGON, VALERE, ANGE-
LIQUE, LISETTE, CRISPIN, LA
BRANCHE.*

CRISPIN.

HE bien, Monfieur Oronte, tout est-il prêt ?
Notre mariage . . . ouf ! qu'est-ce que je vois ?

LA BRANCHE.

Ahi, nous sommes découverts, sauvons-nous,

Ils veulent se retirer, mais Valere court à eux, & les arrête.

VALERE.

Oh vous ne nous échapperez pas, Messieurs les marauds, & vous ferez traités comme vous le méritez.

Valere met la main sur l'épaule de Crispin. Monsieur Oronte & Monsieur Orgon se saisissent de La Branche.

Monsieur ORONTE.

Ah, ah, nous vous tenons, fourbes.

Monsieur ORGON à *La Branche*.

Dis-nous, méchant, qui est cet autre frippon que tu fais passer pour Damis ?

VALERE.

C'est mon valet.

Madame ORONTE.

Un valet, juste Ciel, un Valet !

VALERE.

Un perfide qui me fait accroire qu'il est dans mes intérêts, pendant qu'il employe pour me tromper le plus noir de tous les artifices.

CRISPIN.

Doucement, Monsieur, doucement ; ne jugeons point sur les apparences.

Monsieur ORGON à *La Branche*.

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne ?

LA BRANCHE.

Allons, Monsieur, allons bride en main, s'il vous plaît, ne condamnons point les gens sans les entendre.

Monsieur ORGON.

Quoi ! tu voudrais soutenir que tu n'es pas un maître frippon ?

LA BRANCHE *d'un ton pleureur.*

Je suis un frippon, fort bien. Voyez les docteurs qu'on s'attire en servant avec affection.

VALERE *à Crispin.*

Tu ne demeureras pas d'accord non plus, toi, que tu es un fourbe, un scélérat ?

CRISPIN *d'un ton emporté.*

Scélérat, fourbe ! que diable, Monsieur, vous me prodiguez des épithètes qui ne me conviennent point du tout.

VALERE.

Nous aurons encore tort de soupçonner votre fidélité, traîtres !

Monsieur **ORONTE.**

Que direz-vous pour vous justifier, misérables ?

LA BRANCHE.

Tenez, voilà Crispin, qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN.

La Branche vous expliquera la chose en deux mots.

LA BRANCHE.

Parle, Crispin, fais-leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle toi-même, La Branche, tu les auras bientôt désabusés.

LA BRANCHE.

Non non, tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN.

Hé bien, Messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis, pour dégouter par mon air ridicule Monsieur & Madame Oronte de l'alliance de Monsieur Orgon, & les mettre par-là dans une disposition favorable pour mon maître ; mais au-lieu de les rebuter par

mes manieres impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire : ce n'est pas ma faute, une fois.

Monfieur ORONTE.

Cependant fi on t'avoit laiffé faire, tu aurois pouffé la feinte jufqu'à époufer ma fille.

CRISPIN.

Non, Monfieur, demandez à La Branche, nous venions ici vous découvrir tout.

VALERE.

Vous ne fauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puiſſent nous éblouir ; quifque Damis eſt marié, il étoit inutile que Crispin fît le perſonage qu'il a fait.

CRISPIN.

Hé bien, Meſſieurs, puisſque vous ne voulez pas nous abſoudre comme innocents, faites-nous donc grace comme à des coupables. Nous implorons votre bonté.

Il ſe met à genoux devant Monſieur Oronte.

LA BRANCHE *ſe mettant auſſi à genoux.*

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN.

Franchement la dot nous a tentés. Nous ſommes accoutumés à faire des fourberies, pardonnez-nous celle-ci à cauſe de l'habitude.

Monfieur ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeurera point impunie.

LA BRANCHE.

Eh, Monfieur, laiffez-vous toucher, nous vous en conjurons par les beaux yeux de Madame Oronte.

CRISPIN.

Par la tendreſſe que vous devez avoir pour une femme ſi charmante.

E

Madame ORONTE.

Ces pauvres garçons me font pitié, je demande grace pour eux.

LISETTE *bas.*

Les habiles frippons que voilà !

Monsieur ORGON.

Vous êtes bienheureux, pendards, que Madame Oronte intercede pour vous.

Monsieur ORONTE.

J'avois grande envie de vous faire punir ; mais puisque ma femme le veut, oublions le passé ; aussi-bien je donne aujourd'hui ma fille à Valere, il ne faut songer qu'à se réjouir... *aux Valets*... on vous pardonne donc ; & même si vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je ferai encore assez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN *se relevant.*

Oh, Monsieur, nous vous le promettons.

LA BRANCHE *se relevant.*

Oui, Monsieur, nous sommes si mortifiés de n'avoir pas réussi dans notre entreprise, que nous renonçons à toutes les fourberies.

Monsieur ORONTE.

Vous avez de l'esprit, mais il en faut faire un meilleur usage ; & pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires. J'obtiendrai pour toi, La Branche, une bonne commission.

LA BRANCHE.

Je vous réponds, Monsieur, de ma bonne volonté.

Monsieur ORONTE.

Et pour le Valet de mon gendre, je lui ferai épouser la filleule d'un sous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, Monsieur, de mériter par ma complaisance toutes les bontés du parrain.

Monsieur ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus long-temps. Entrons, j'espère que Monsieur Orgon voudra bien honorer de sa présence les noces de ma fille.

Monsieur ORGON.

J'y veux danser avec Madame Oronte.

Monsieur Orgon donne la main à Madame Oronte, & Valere à Angélique.

F I N.

ROYAL DE SON MAJESTÉ

